

NEIL
SMITH

LES BÉNINS BÉNINS

(NOUVELLE)

alto



DU MÊME AUTEUR

Boo, Alto, 2015

Big Bang, Les Allusifs, 2008; Alto, 2016

Neil Smith

LES BÉNINS BÉNIS

Traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Smith, Neil, 1964-

[Bang crunch. Français]

Big bang

Traduction de : Bang crunch.

ISBN 978-2-89694-257-2

I. Saint-Martin, Lori, 1959- . II. Gagné, Paul, 1961- . III.
Titre. IV. Titre : Bang crunch. Français.

PS8637.M565B3514 2016 C813'.6 C2016-940099-9

PS9637.M565B3514 2016

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**
Funded by the Government of Canada

© Neil Smith, 2007

Titre original : *Bang Crunch*

Publié en accord avec Alfred A. Knopf Canada,
une division de Penguin Random House Canada Limited.

Illustration :

Naoto Hattori, *Genesis*
(www.naotohattori.com)

ISBN 978-2-89694-257-2

© Éditions Alto, 2016

Pour Christian Dorais

John Smith est allongé sur la table d'examen de son médecin, le derrière collé au papier qui en protège la surface, le pantalon en accordéon sur les chevilles. Il a les testicules enflés, d'un mauve meurtri. Des prunes trop mûres. D'un côté du scrotum court une cicatrice froncée d'environ deux centimètres et demi, fermée par des points de suture noirs.

Du bout d'un doigt ganté, le D^r Libman appuie sur l'endroit où du sang s'est accumulé.

— Et là, John, ça fait mal?

— Aïe... C'est encore un peu sensible, doc.

Une semaine auparavant, le D^r Libman a fait l'ablation d'une masse qui s'était fixée au testicule gauche de John comme une teigne.

— Tumeur bénigne, avait déclaré le médecin. On dirait presque un oxymore, n'est-ce pas?

Après l'opération, John devait être un homme neuf. Il s'était plutôt senti vaguement déprimé toute la semaine. On avait renouvelé son bail, d'accord, mais l'appartement avait des radiateurs bruyants et des robinets qui fuyaient.

— Ce qui m'intrigue, doc, dit John qui remonte son pantalon en se relevant, c'est comment ce machin a pu pousser là-dedans.

John fait du jogging tous les jours. Il évite la viande rouge et les produits laitiers. Pas de cigarettes, pas de drogues illicites. Il traite son corps comme un temple, pour l'amour du ciel, et regardez ce qui lui arrive! Une secte de dépravés s'installe et commence à adorer une idole.

Le D^r Libman retire ses gants en latex. Clac! Il a de grosses pattes charnues. John a peine à les imaginer en train d'exécuter un travail délicat comme celui qui consiste à recoudre les scrotums. Le docteur se cale dans un fauteuil pivotant et croise ses doigts boudinés. Jeu de mains, jeu de vilains.

— Nous ne pouvons pas nous tenir responsables des moindres aberrations de notre corps, dit-il.

Plus tard, cet après-midi-là, John, de retour dans sa boutique de savon, Bulles, demeure hanté par lesdites aberrations. Il installe dans la vitrine un mannequin féminin équipé d'un imper à capuche et de bottes de caoutchouc. La femme brandit un énorme pistolet à eau rempli de Walkyrie des bactéries, puissant savon antibactérien inventé par la grand-mère de John, Mémé Lu, morte quand il était encore un jeune garçon.

La vitrine terminée, John ferme la boutique et monte au loft qu'il occupe à l'étage. Il n'a pas encore trouvé le temps de remplacer les meubles sur lesquels son ex-petite amie, Nuko, a fait main basse en le quittant six mois plus tôt. Dans l'épaisse moquette beige, on voit toujours des creux de forme géométrique, là où se trouvaient auparavant les affaires de John. Ils rappellent les motifs que des extraterrestres tracent dans les champs de blé.

Le soir venu, alors que son bleu l'élançait et que ses points de suture l'irritaient, John s'immerge précautionneusement dans la baignoire, remplie de Nostrada Mousse. En se détendant au milieu des bulles, il se demande s'il aurait dû prévenir Nuko qu'il avait une tumeur. Elle l'a quitté pour un cordonnier, chez qui elle a immédiatement emménagé. D'un air dolent, elle a informé John que la cordonnerie était un art en voie de disparition. Le malheureux cordonnier n'avait pas un sou. Voilà pourquoi Nuko avait eu besoin des meubles. John se souvient de ce qu'elle lui a dit au moment où le camion emportait ses possessions à lui chez le cordonnier :

— Mon Dieu, John, pourquoi faut-il que tu sois aussi gentil, merde ?

Quelques jours après son rendez-vous avec le Dr Libman, John se rend à l'hôpital à vélo et punaise une affiche maison sur le tableau de la salle d'attente du service d'oncologie.

LES BÉNINS BÉNIS

SOUTIEN AUX VICTIMES

DE TUMEURS BÉNIGNES

BÉNIN N'EST PAS SYNONYME D'INOFFENSIF

Au bas de l'affiche figurent son nom et son numéro de téléphone. Son projet ? Constituer un groupe dont les membres échangeraient des histoires et en viendraient peut-être à comprendre la duplicité de leur corps. Deux jours plus tard – tandis que, au-dessus du lavabo

du fond, il frotte le crâne d'un sans-abri qui s'arrête chez Bulles une fois par semaine pour un shampoing gratuit –, le téléphone sonne. C'est une femme qui vient aux informations. Elle s'appelle Tutsi.

— Comme Tootsie Roll? demande-t-il.

— Non, comme les Bantous tués au Rwanda, répond Tutsi. J'ai changé de nom pour préserver leur mémoire. Ce n'est pas grand-chose, mais il suffit parfois d'un petit effort pour transformer le monde.

Ils se rencontrent le soir même sur les marches du musée d'histoire. Tutsi est une jeune femme au visage couvert de taches de rousseur qui porte, bas sur la taille, un pantalon à pattes d'éléphant. Ses dreadlocks auburn se dressent sur sa tête à la façon d'un bonzaï. Elle a des yeux de tarsier : grands, curieux, rapprochés. Déjà, John est un peu amoureux, mais, franchement, de quelle femme n'est-il pas secrètement amoureux? Sa caissière à la moustache décolorée si sexy, ses clientes, jusqu'à feu Mémé Lu (bizarrement, la photo de la femme, qui figure sur les bouteilles de Walkyrie des bactéries – regard d'acier et formes généreuses –, l'émoustille).

John a apporté un magnétophone. Tutsi, elle, a dans les bras un gros contenant Tupperware. Soulevant le couvercle, elle révèle deux douzaines de muffins encore chauds.

— Son d'avoine et bananes, dit-elle. Je les distribue aux travailleuses du sexe de l'avenue Theodore. Elles ont besoin de fibres.

Elle en tend un à John, qui grignote la petite boule chaude.

— Miam, dit-il.

Ils passent ensuite à l'interview, le magnétophone et les muffins entre eux sur les marches.

— Nos tumeurs sont dites bénignes, commence John, mais je les considère pour ma part comme des avertissements.

— Ou comme un radio-réveil qui se déclenche par accident à quatre heures du matin, dit Tutsi.

Malgré le strict régime macrobiotique auquel elle s'astreint, explique-t-elle, une tumeur a éclos dans son côlon.

— Moi, c'est dans la région de l'aine, dit John, timidement.

Son testicule l'élance, lui fait l'effet d'un klaxon de vélo en caoutchouc qu'on presse.

— Je suis le genre de fille à toujours chercher le bon côté des choses, précise Tutsi gaiement.

— Et le bon côté de votre tumeur, ce serait quoi?

— Peut-être le visage souriant, répond Tutsi.

Elle soulève son t-shirt pour lui faire voir sa cicatrice : un croissant rouge de cinq centimètres juste sous son nombril.

— Vous voyez?

John voit. Deux grains de beauté noirs pour les yeux, le nombril sortant pour le nez retroussé et la cicatrice en forme de croissant pour la bouche aux coins relevés. Un visage souriant lui rendait son regard.

— Doux Jésus!

Ils discutent pendant une heure. De la découverte de la bosse. De l'impression qu'ils ont à présent d'être désorientés, que Tutsi assimile à l'élan qui vous propulse vers l'avant lorsque, à l'aéroport, vous descendez d'un tapis roulant. John évoque Mémé Lu et sa passion du savon :

— Elle disait : « Déshabillez un banquier et un clochard. La seule différence, nom de Dieu, tient à la puissance de leur odeur corporelle. »

C'est d'ailleurs la mission que John s'est donnée en créant le groupe de soutien : déshabiller les membres, métaphoriquement s'entend, afin de déterminer ce qui les distingue du commun des mortels. Cette différence, suppute-t-il, est essentielle à la compréhension de leurs tumeurs.

À dix heures, Tutsi, qui doit entreprendre la distribution des muffins, propose à John de l'accompagner. Tout va comme sur des roulettes jusqu'à ce qu'une prostituée, un transsexuel qui marche comme un pigeon tremblotant, s'empare du récipient et le vide dans la rue.

John poursuit les fugitifs qui roulent vers une bouche d'égout.

— Ça arrive parfois, explique Tutsi, après coup, le bouton en métal qui lui perce la langue claquant contre ses dents.

— Vous ne trouvez pas ça décourageant ? demande John.

Tutsi répond :

— N'eût été la grâce de mon Être suprême personnel, cela aurait pu être moi.

Le lendemain, John soulève le combiné pour téléphoner à son fournisseur de crème à récurer Scottie, mais, avant qu'il ait le temps de composer, une voix joyeuse s'exclame :

— Salutations distinguées !

Il s'appelle Manny. C'est un Bénin béni.

John rencontre cet homme le samedi après-midi, au carrefour de Berry et de Caple.

— Je serai celui qui promène un chien à trois pattes, a dit Manny au téléphone.

Et effectivement, un basset auquel il manque une patte arrière l'accompagne. Yeux bouffis, mâchoires protubérantes, bave au menton et pellicules – c'est le chien. Ventre dodu, crâne dégarni, lunettes rondes aux verres de la taille de pièces de vingt-cinq cents, visage souriant de bonhomme de neige – c'est Manny. Il tient à la main un pot ayant contenu à l'origine des cornichons géants.

— Je vous ai apporté la petite merveille, dit-il en secouant le récipient.

À l'intérieur, dans un bain de formol, flotte la tumeur qu'il avait à l'estomac. On dirait une balle de base-ball boueuse qu'aurait déchiquetée son chien.

— J'ai pensé vous offrir une petite leçon de choses, dit Manny en gratifiant John d'un clin d'œil. N'est-ce pas qu'elle est magnifique?

John allume le magnétophone et le fixe à sa ceinture. Ils marchent dans la rue, John en costume de lin et cravate de soie, Manny en chemise hawaïenne et bermuda. Il fait soleil. Les parcomètres bicéphales projettent sur le trottoir l'ombre des oreilles de la souris Mickey.

— Prends ton temps, surtout, Robinet! lance Manny à l'intention de son chien, qui reste quelques pas derrière.

Ils se dépêchent de traverser la rue pour gagner un parc où s'alignent des érables majestueux et des pivoines aux fleurs roses si lourdes qu'elles donnent l'impression de se prosterner. La municipalité envisage de transformer le parc en lotissement résidentiel, et des résidants du

quartier se réunissent aujourd'hui pour tenter de faire avorter le projet. Au téléphone, déjà, Manny a expliqué la situation à John. « Il y a un lien avec nos tumeurs », a-t-il promis.

John se demande lequel.

Les gens du quartier – une cinquantaine de personnes de tous les âges et un grand nombre de chiens agités qui entremêlent leurs laisses, comme dans un jeu de ficelles – se sont rassemblés au bout du parc. Manny désigne le conseiller municipal, un homme à la moumoute hérissée de pointes qui met les manifestants en garde contre les seringues contaminées.

— Cette année seulement, on en a récupéré trente-trois ! beugle-t-il. Des seringues que vos enfants innocents risquent de s'enfoncer dans les veines.

Lorsqu'il a terminé son baratin, Manny grimpe sur un banc.

— Devinez ce que je fais dans la vie, mesdames et messieurs, lance-t-il à la cantonade.

Les manifestants l'observent en plissant les yeux.

— Arboriculteur, pour vous servir. C'est moi qui débarrasse les peupliers, les saules, les bouleaux, les cèdres et tous nos grands amis feuillus des maladies qui les accablent.

Quelle ironie ! songe John. Il s'imagine Manny juché dans un arbre en compagnie de son chien. Manny réclame un scalpel et Robinet lui dépose l'instrument dans la main. Poc !

— Les petites merveilles que vous voyez ici, c'est-à-dire les érables de Norvège et les genévriers réunis en bosquet, sont vulnérables aux maladies.

À l'unisson, les manifestants se tournent vers les arbres en question.

— Les arbres sont les poumons de nos villes. Ils exhalent de l'oxygène et purifient l'atmosphère. Ils filtrent aussi le smog et la saleté qui encrassent l'air que nous respirons. Pas étonnant qu'il leur arrive de tomber malades.

Manny sourit de toutes ses dents et brandit son pot à cornichons.

— Voici une tumeur. A-t-elle été détachée d'un érable ou bien d'un sapin, d'après vous? Ni l'un ni l'autre, mesdames et messieurs. C'était une excroissance de votre humble serviteur.

Quelques hoquets de surprise se font entendre.

Quel cran, se dit John.

— Monsieur le conseiller, dit Manny d'une voix suppliante, coupez tous ces arbres, qui assainissent l'air de nos villes, et vous risquez de vous retrouver avec plus de gens comme moi sur les bras, des hommes et des femmes dont le ventre devra être débarrassé de tissus malades.

Plus tard, après que la foule a ovationné Manny et que le conseiller a tièdement promis de remettre en question son appui au projet immobilier, l'arboriculteur accompagne John jusqu'à l'arrêt d'autobus. Chemin faisant, Manny évoque la vrillette, aussi appelée horloge de la mort, insecte velu, aux mandibules en forme de cisaille, qui infeste les érables du parc.

— C'est un client très difficile. Il ne mange que l'écorce des érables de Norvège.

Dans son bain, ce soir-là, John se dit que les Bénins bénis sont comme des érables de Norvège. Si seulement

ils arrivaient à reconnaître leur horloge de la mort... La cire dont on enduit les poivrons rouges? L'arsenic dans le bois traité? Le son d'avoine dans les muffins? Les émanations de colle qui s'échappent des moquettes, peut-être?

Quelques jours plus tard, John rumine cette question, assis dans le salon d'un étranger. À côté de lui se trouvent des étagères murales chargées de livres, de chandelles à moitié consumées, de cartes d'anniversaire poussiéreuses et de bibelots ébréchés.

— Parler à des personnes qui sont dans le même bateau que nous pourrait nous faire du bien, je pense, crie John.

Depuis la cuisine qui jouxte le salon, une femme répond :

— Pour nous aider à tourner la page? N'est-ce pas là la nouvelle idée à la mode?

Après avoir versé deux verres de jus de pamplemousse, elle ajoute :

— Même si on ne tourne vraiment la page qu'une fois le couvercle du cercueil refermé.

La femme, au début de la cinquantaine, a l'élocution parfaite d'une orthophoniste. Elle dépose les deux verres sur la table basse du salon. Grande, maigre et nerveuse, elle a la peau blême et une queue de cheval grise. Elle porte un short kaki qui lui arrive aux genoux et des chaussures de randonnée aux semelles épaisses. Sur le magnétophone de John, installé sur la table basse, il y a la carte de visite de la femme : SUNNY ATKINS, ORDONNATRICE.

Sunny s'assoit en face de John.

— Je vous prie d'excuser le désordre, dit-elle.

Elle n'est pourtant pas chez elle. La maison appartient à un de ses clients, un professeur d'histoire absent pour la semaine. John lui demande ce que fait une « ordonnatrice », au juste, et Sunny répond que son travail consiste à simplifier la vie de ses clients en réorganisant leurs armoires de cuisine, en éliminant une partie de leur garde-robe et en triant les épaves qu'ils accumulent au fil des ans. Les gens ont quinze linges à vaisselle, trente pulls et six bouteilles de shampoing, explique Sunny. Elle leur enseigne à se contenter de moins.

— À la blague, mon mari dit que je me déferais de mon deuxième rein, si c'était possible. « Deux ? Pour quoi faire ? »

Sunny sirote son jus.

— Quand la bosse est apparue dans mon sein, je me suis dit que je me satisferais d'un seul. J'étais pétrifiée. La tumeur était bénigne et le D^r Libman l'a enlevée. Je suis censée reprendre où j'en étais. Mais je me pose des questions. Qu'est-ce qu'il y a d'autre, là-dedans ?

Sunny se tapote le ventre.

— Combien y a-t-il de masses indétectables en train de se multiplier à toute vitesse ?

John sourit d'un air compatissant. Sunny lui rend la politesse.

— Le D^r Libman me dit que beaucoup de femmes ont eu moins de chance que moi, dit-elle en se touchant le sein. Comment se fait-il, dans ce cas, que je n'aie pas le sentiment d'avoir gagné le gros lolo – le gros lot, je veux dire ?

Une semaine plus tard, en début de soirée, John est chez lui, allongé sur la moquette, en peignoir. À côté de lui, le magnétophone est posé sur une table japonaise. Il vient d'écouter les interviews des membres des Bénins bénis. Sur la table, il y a aussi des livres sur les tumeurs empruntés à la bibliothèque, des ouvrages si désespérément sibyllins que, chaque fois qu'il les feuillette, il a l'impression qu'une couvée d'oisillons à la voix stridente le bombarde de questions.

Le moment est venu de convoquer la première assemblée des membres du groupe. Si seulement il avait quelques réponses à leur fournir ! Ne leur doit-il pas au moins ça ? Et puis quels êtres sympathiques ! Pas un seul geignard. Pas un qui s'apitoie sur son sort. S'ils ont un dénominateur commun, c'est justement celui-là : ils sont drôlement gentils.

Au bout d'un moment, John s'assoupit. Qui sait depuis combien de temps il roupille lorsque résonne l'interphone. Il se lève en titubant et appuie sur le bouton.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur, annonce une voix. Je m'appelle Lawrence Arnold et je représente l'Orphelinat pour garçons McFarland. Puis-je avoir quelques minutes de votre temps ?

— Oui, bien sûr, marmonne John.

Il ouvre la porte. Un jeune homme mince d'une vingtaine d'années grimpe les escaliers. Cheveux en brosse. Chemise blanche fripée et cravate marine. Serviette élimée. Il serre la main de John.

— Entrez donc, dit celui-ci.

Ils s'assoient par terre, la table japonaise entre eux.

— L'école McFarland, commence Lawrence Arnold, a été fondée en 1922 par Cecil McFarland, ex-maire de

notre bonne ville qui, lui-même – c'est hélas la triste vérité –, était orphelin. M. McFarland croyait fermement que la situation financière d'un garçon ne devait pas l'empêcher de recevoir la meilleure éducation possible. Les études étaient, à ses yeux, le plus sûr tremplin vers un avenir radieux. N'êtes-vous pas de cet avis, monsieur ?

John fixe le visage du jeune homme : cheveux en V sur le front, yeux de la couleur des geais bleus.

— Pardon, bredouille enfin John. Je suis un peu dans le cirage. Je faisais un petit somme.

— Dans ce cas, excusez-moi de vous avoir réveillé, monsieur, dit Lawrence Arnold. Winston Churchill lui-même croyait aux vertus thérapeutiques de la sieste. Le sommeil nourrit l'esprit.

Du bout de l'index, le jeune homme se tapote la tempe.

— C'est un fait que j'ai appris à l'école. Eh oui, je suis moi-même un pur produit du pensionnat.

Il tire la fermeture éclair de sa serviette et en sort un dépliant, qu'il ouvre sur la table.

— Voici donc l'école. Elle est en pleine campagne, près de Tuckerville. Il y a peu de distractions et les garçons peuvent vraiment se concentrer sur leurs études.

John examine le dépliant. On y voit un bâtiment gothique doté d'un clocher envahi par la vigne. Lawrence Arnold pérore à présent sur les compressions gouvernementales et la nécessité d'investir dans la jeunesse. Il mentionne un don éventuel.

— Une somme d'une vingtaine de dollars serait fortement appréciée.

John se lève et se dirige vers la cuisine. Il a laissé son portefeuille sur la huche à pain. Quel charmant garçon,

se dit-il. Pourtant, ce type adorable et innocent qui porte deux prénoms risque un jour de se réveiller avec une grosseur dans l'estomac, l'intestin ou le scrotum.

Depuis l'autre bout du loft, Lawrence Arnold demande, sur le ton de la conversation :

— Vous venez d'emménager?

Pour justifier son ameublement spartiate, John affirme en général qu'il « refait la décoration ». Il a l'intention de sortir un billet de vingt dollars de son portefeuille, mais il tombe à la place sur un chèque en blanc. Il finit par écrire « cent dollars » dans l'espace prévu à cette fin.

— Quel nom faut-il inscrire? demande John en agitant le chèque.

— En fait, monsieur, nous préférons le liquide, dit Lawrence Arnold.

Sous les yeux de John, le loft tout entier vacille avant de se stabiliser peu à peu.

Le lendemain soir, à la boutique Bulles, Robinet lève la tête, plisse ses yeux injectés de sang et bâille à se décrocher les mâchoires. Le chien est couché sous une table sur laquelle des savonnettes à la glycérine sont empilées en pyramide. De temps à autre, sa queue fouette le sol.

Les Bénins bénis tiennent leur première réunion officielle. Tutsi, Manny et Sunny sont assis en demi-cercle. La quatrième chaise est celle de John, mais il est trop nerveux pour s'asseoir. Il reste donc debout près du poste de shampoing. Ils sont tous venus, songe-t-il, reconnaissant et un peu surpris. Au téléphone, la veille, il avait réfléchi à haute voix aux causes de leurs

tumeurs. Il craignait que les autres ne se moquent de lui, mais aucun ne l'a fait. Ils ont écouté. Ils ont posé des questions. Ils ont décidé de mettre l'idée de John à l'épreuve.

Près de la caisse, assis sur une boîte à savon renversée, se trouve Lawrence Arnold. John l'a invité en lui faisant miroiter la promesse d'autres dons pour l'orphelinat.

— Un des plus récents diplômés de McFarland, dit Lawrence Arnold vers la fin de son boniment, a lancé une toute nouvelle société d'informatique qui a généré des recettes d'un million de dollars.

Le jeune homme semble plus tendu que la veille, se dit John. À moins que son imagination ne lui joue des tours. Lawrence ne lâche pas sa cravate. En soulevant le bras, il y a quelques instants, il a révélé un cerne moite en forme de demi-lune.

Tutsi lève la main pour demander la parole. John est prévenu.

— Pour lui donner une chance, a-t-elle expliqué au téléphone.

À Lawrence Arnold, elle dit :

— Nous sommes un groupe de soutien. Comme vous le savez, nous avons subi l'ablation d'une partie de notre chair. Nous sommes vulnérables. Vous comprenez, monsieur Arnold?

— Un jour, un diplômé de McFarland découvrira peut-être le moyen de guérir les tumeurs, risque Lawrence Arnold. Les vraies, s'entend, les cancéreuses. Ce serait merveilleux, non?

Tutsi se tourne vers John et, en silence, articule le mot « d'accord ».

Sunny et Manny regardent eux aussi du côté de John. Pour la première fois depuis l'intervention chirurgicale, son scrotum ne lui démange pas. Il a une pensée pour Nuko. Dommage qu'elle ne soit pas là pour le voir à présent.

Il tire un pistolet mauve de sa poche de pantalon.

Il vise. Fait feu.

Un jet ambré de Walkyrie des bactéries traverse la pièce et inonde l'oreille gauche de Lawrence Arnold.

— Quoi? Qu'est-ce que..., s'écrie le jeune homme en portant la main à sa tête.

Manny, Tutsi et Sunny ont sorti leur pistolet mauve. Trois jets jaillissent. La chemise blanche de Lawrence Arnold est striée de savon. Il se lève tant bien que mal.

— Bande d'enculés! hurle Lawrence Arnold en marchant à reculons vers la caisse, où il espère trouver refuge.

— Feu! crie Manny.

Les Bénins bénis s'exécutent.

— Nom de Dieu! beugle Lawrence Arnold.

Il brandit les bras à la manière d'une star harcelée par des paparazzi. Le savon dégouline sur ses vêtements.

John lâche son pistolet et court vers la vitrine. Il arrache le bazooka au mannequin, met Lawrence Arnold en joue et tire. Un jet puissant éclabousse le visage du jeune homme. Il tombe à genoux en criant :

— Mes yeux! Mes yeux!

John sait qu'il frime. Le savon Walkyrie des bactéries est doux pour les yeux. Garanti.

— Vous devriez avoir honte, le sermonne Sunny. Profiter de pauvres orphelins...

Lawrence Arnold se roule par terre. Il frappe le linoléum, bat des pieds.

Les Bénins bénis l'encerclent.

— Dis donc..., fait Tutsi.

— T'en fais pas, mon petit gars, dit Manny. Le savon, ça se lave.

John dépose son arme et va mouiller un gant de toilette au lavabo. Il se penche sur Lawrence Arnold et lui essuie le visage.

— Là, là, dit-il.

Lawrence Arnold s'assoit, hébété, un chaton de poussière collé à l'arrière du crâne. Soudain calme, il dit :

— Je veux rentrer chez moi.

John passe son bras autour du jeune homme et l'aide à se relever. Les autres ont baissé leur arme. On dirait une bande de piteux cambrioleurs participant à un hold-up raté.

— Il faut que je rentre, répète Lawrence Arnold.

— Laissez-nous d'abord vous expliquer, dit John en tenant le jeune homme par une manche toute mouillée.

Celui-ci se dégage, attrape sa serviette et sort en coup de vent. La sonnette de la boutique carillonne derrière lui.

— Il faudrait le rattraper, dit Manny.

Personne ne bouge. Enfin, Sunny se laisse choir sur sa chaise.

— Il a dépassé les bornes, mais nous..., déclare-t-elle tristement.

— Je me sens maligne, dit Tutsi.

Ses dreadlocks pendent à la manière de joncs affaîssés.

John rappelle aux membres du groupe qu'il faut du savon pour éliminer la crasse que le savon laisse derrière lui. Il promène son regard sur les Bénins bénis, dont l'abattement est palpable. La veille, au téléphone, ils l'ont patiemment laissé exposer sa théorie : lorsqu'on est inoffensif comme un dodo, l'ennemi a beau jeu de venir par la mer pour vous assommer d'un coup de gourdin. S'ils avaient été plus féroces, plus impitoyables, croyait John, peut-être leurs tumeurs n'auraient-elles pas éclos. La veille, John était persuadé que leur bienveillance même était leur horloge de mort velue à eux. Les yeux rivés sur le gant de toilette roulé en boule dans sa main, il n'en est plus aussi certain.

— Vous êtes sûr que c'est un imposteur? demande Tutsi.

— Aucun doute possible, dit John.

Pour éviter tout malentendu, il a téléphoné au pensionnat McFarland le matin même. Il y a quelques années, un élève répondant au nom de Lawrence Arnold avait bel et bien fréquenté l'établissement.

— Un gros garçon brillant comme tout, s'est souvenue la secrétaire. Il a obtenu une bourse du Collège Poppleton pour personnes de couleur.

Malgré les protestations de John, les Bénins bénis insistent pour faire le ménage. Tutsi passe un coup de balai. Sunny nettoie le comptoir. Manny calme Robinet, qui jappe comme un fou.

— Chut, chut, murmure-t-il en flattant le dos de l'animal. Tout va bien. Bon chien.

Comme si les mots s'adressaient à lui, John s'apaise peu à peu. Il prend quelques profondes inspirations. Il jette les pistolets à la poubelle en évitant de regarder les autres. Ils finissent par partir, chacun de son côté, en invitant John à garder le contact.

Il n'en fera rien. Il ne veut plus jamais les voir.

Une demi-heure plus tard, au petit restaurant du coin, John commande un sandwich bacon-laitue-tomates, « sans bacon, s'il vous plaît », et se rend compte que son portefeuille n'est plus dans sa poche.

Avant que d'autres malades n'aient le temps de lui téléphoner, John se rend à l'hôpital à vélo et enlève son affiche. Sa culpabilité lui fait l'effet d'une crêpe trop cuite qu'il faut décoller avec de la crème à récuser Scottie. Il se demande s'il a forcé la main des membres du groupe. Pour les convaincre, n'a-t-il pas un peu trop insisté sur le sort des pauvres orphelins? Sur l'exploitation de ces malheureux? Sur l'ignominie du procédé?

Tout compte fait, la disparition de son portefeuille lui semble un bien petit prix à payer. Il se remémore la crise de nerfs de Lawrence Arnold et, même si c'est contraire à sa nature, John se sent parfois enclin à se lancer par terre et à piquer une grosse colère. À la poste, par exemple, trois semaines après la réunion du groupe, lorsqu'il aperçoit Nuko devant lui dans la queue, au bras du cordonnier. Peu de temps après, sa colère s'é mouss e et il éprouve un grand chagrin. Non pas parce qu'il imagine Nuko et le cordonnier allongés sur son canapé ni parce que sa propre naïveté le désespère. Non, c'est plutôt parce qu'il devine la ruse et la mesquinerie en eux et, fait encore plus accablant, en lui.

En revenant du bureau de poste, il s'arrête dans un magasin et se commande un nouveau canapé.

Quelques semaines plus tard, par un après-midi de la fin de l'été, John tombe sur un article de journal intitulé « Mettez de l'ordre dans votre vie » et signé Sunny Atkins. Faire le ménage de sa garde-robe, explique-t-elle, est un moyen de chasser la négativité de son existence.

Pendant qu'il lit, une femme blanche en sari et en tongs s'approche de la caisse en pestant contre l'été inhabituellement chaud.

— Ce sont ces fichus VUS qui causent le réchauffement de la planète, gémit-elle.

Elle est si furibonde que John songe à lui faire voir l'article de Sunny. À ce moment précis, un autre client, un type coiffé d'une casquette de base-ball bleue, s'approche. Pendant que John enregistre la bouteille de savon qu'il a choisie, la femme en sari les prend tous deux à témoin.

— Véhicule Utilitaire Sport, mon œil! Voici Un Salaud! C'est plutôt ça que les lettres veulent dire, si vous voulez mon avis.

Elle vitupère toujours lorsque John s'aperçoit que le type à la casquette a laissé son portefeuille sur le comptoir. Il s'en empare et, quittant la fraîcheur de la boutique, sort dans la rue. L'air est chaud et épais comme du porridge. Deux ou trois coins de rue vers le nord, il croit distinguer une casquette bleue. Il se lance à la poursuite du client, même si personne ne s'occupe de la boutique. Au bout de cinq pâtés de maisons, sa chemise lui colle au bas du dos. Il s'arrête. Une femme sort d'un magasin de chaussures au milieu d'une bouffée d'air conditionné. John balaie les environs des yeux. Il a perdu la casquette bleue de vue.

Il rebrousse chemin. Puis, dans une rue transversale, il voit l'homme à la casquette qui attend l'autobus.

— Hou! hou!

L'homme se retourne lentement.

— Vous avez oublié quelque chose! crie John en s'avançant au pas de course.

John tend le portefeuille, mais l'homme ne le prend pas. Il porte les mêmes lunettes fumées d'aviateur que dans la boutique. Il les enlève brusquement, retire sa casquette.

Il a les cheveux en V sur le front et les yeux bleus.

— Hé! s'exclame John.

Il baisse les yeux sur le portefeuille noir qu'il tient à la main. C'est le sien.

— Bon Dieu!

L'homme qui se faisait passer pour Lawrence Arnold sourit.

— Comment vont les Bénins bénis, monsieur?

— Le groupe s'est dissous. Bon Dieu! répète-t-il.

— Vous m'en voyez navré, réplique le jeune homme.

Il ajoute :

— Je suis en cure de désintoxication. J'ai commencé peu de temps après mon passage à... savon.

Il brandit le sac de la boutique, l'agite. Dedans, il y a une bouteille de Walkyrie des bactéries.

— Vous voulez dire que nous vous avons rendu service? demande John, sidéré.

Encore une imposture, peut-être?

L'autobus se range devant eux.

— Les gens comme vous, dit le jeune homme, sont condamnés à faire le bien. C'est dans votre nature.

Il monte à bord du véhicule. Au moment où il s'éloigne, le jeune homme agite la main. John lui rend son salut. Il ne baisse le bras qu'une fois l'autobus disparu. Il ouvre son portefeuille. Toutes ses cartes sont à l'intérieur, ainsi que soixante dollars en argent comptant. Il l'empoche et reprend le chemin de la boutique.

— Bizarre, se dit-il. Très bizarre.

En route, John passe devant un pin d'Écosse qui pousse au milieu du trottoir. Ses aiguilles bleu-vert ont une teinte argentée. Une excroissance de la taille de la main de John sort du tronc, juste au-dessus de la première branche. John caresse cette bosse. Sous l'écorce, il sent se dissiper la toxicité de la ville.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Antoine Tanguay, Tania Massault et Chloé Legault à Québec, Paul Gagné et Lori Saint-Martin à Montréal, Brigitte Bouchard à Paris, ainsi que Michael Schellenberg, Dean Cooke, Ron Eckel, Suzanne Brandreth et Anita Chong à Toronto.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Eleanor CATTON
Les Luminaires

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium
La chambre verte

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac
Le romancier portatif
Six degrés de liberté

Nicolas DICKNER et
Dominique FORTIER
Révolutions

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluiés
Je suis là

Max FÉRANDON
Monsieur Ho
Un lundi sans bruit
Hors saison

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel
Au péril de la mer

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule
Les Weird

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSENS

Les Filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX

La marche en forêt
Le mur mitoyen
Madame Victoria

Marina LEWYCKA

Une brève histoire du tracteur en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON

Le juste milieu
Une jeune fille sage

Howard McCORD

L'homme qui marchait
sur la Lune

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Sean MICHAELS

Corps conducteurs

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob de Zoet

Claire MULLIGAN

Dans le noir

Elsa PÉPIN

Les sanguines

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet
L'empereur de Paris

Diane SCHOEMPERLEN

Encyclopédie du monde visible

Emily SCHULTZ

Les Blondes

Neil SMITH

Boo
Big Bang

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse
L'orangerie

Élise TURCOTTE

Le parfum de la tubéreuse

Hélène VACHON

Attraction terrestre
La manière Barrow

Dan VYLETA

Fenêtres sur la nuit
La servante aux corneilles

Sarah WATERS

L'Indésirable
Derrière la porte

Thomas WHARTON

Un jardin de papier
Logogryphe

Alissa YORK

Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Le mur mitoyen

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

L'orangerie

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Composition : Hugues Skene
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
editionsalto.com